

**L'HOMME
ET LA NATURE**

PETER WOHLLEBEN

L'HOMME ET LA NATURE

COMMENT RENOUER CE LIEN SECRET

Traduit de l'allemand
par Lise Deschamps



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : Das geheime Band zwischen Mensch und Natur. Erstaunliche Erkenntnisse über die 7 Sinne des Menschen, den Herzschlag der Bäume und die Frage, ob Pflanzen ein Bewusstsein haben.

© 2019 by Ludwig Verlag, une division de Verlagsgruppe. Random House GmbH, Munich, Allemagne.

© Les Arènes, Paris, 2020 pour la traduction française.

© 2020, Voir de Près pour la présente édition. Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-282-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

AVANT-PROPOS

Vivre en lien avec la nature, l'éprouver de tous ses sens... Cette expérience longtemps oubliée connaît un récent retour en grâce dans de nombreux pays. C'est ainsi que, au Japon, le bain de forêt a fait son apparition en tant que thérapie, prescrite sur ordonnance. Dans le même temps, la déforestation se poursuit, ce qui aggrave encore le changement climatique. La contradiction est telle qu'il nous est parfois difficile de retrouver notre place dans la nature. Personne ne cherche à détruire l'environnement de manière intentionnelle, et pourtant nous sommes prisonniers d'un quotidien qui nous pousse à consommer davantage.

Pour autant, porter des accusations et voir tout en noir n'est pas une posture constructive. Pointer un index menaçant vers l'apocalypse ou vers les points de bascule au-delà desquels les conditions climatiques

ne sauraient être restaurées est un procédé digne de l'Inquisition, alors que nous avons un besoin urgent de motivation positive.

Venez plutôt avec moi en forêt pour constater à quel point le lien ancestral qui nous unit à la nature est intact. Car il l'est encore !

Non, nous ne sommes pas des êtres dégénérés, incapables de survivre à long terme sans la technique moderne. Vous serez surpris, en allant vous promener dans les bois, d'observer à quel point vos sens fonctionnent bien ! Il y a, par exemple, des odeurs que nous sentons mieux que les chiens. Chemin faisant, nous découvrirons, sur les arbres, des phénomènes électriques qui font se dresser les poils des araignées. Et la nature possède une généreuse pharmacie, dont non seulement tous les animaux mais aussi vous-même pouvez vous servir. Quant au cocktail d'échanges chimiques qui vous enveloppe lors de votre promenade, il renforce votre circulation sanguine et votre système immunitaire.

Nombreux sont ceux qui ne remarquent plus tout cela. Cependant, ce n'est pas la faute de nos sens qui seraient atrophiés. Non, car nos sens sont parfaitement intacts, comme je vais vous le prouver, exemples à l'appui. L'explication se trouve plutôt dans une curieuse vision philosophique et scientifique, laquelle érige des barrières superflues entre nous et les créatures qui nous entourent : l'homme est ici, la nature, là ; ici, la raison est à l'œuvre, là opère un ingénieux système sans âme, presque mécanique.

Mais heureusement, nous commençons peu à peu à prendre conscience que nous faisons toujours partie de ce merveilleux système et que nous fonctionnons selon les mêmes règles que celles prévalant pour toutes les autres espèces. Or la protection de la nature n'opère que lorsque nous comprenons que nous en faisons partie, et qu'il s'agit avant tout de protéger notre espèce.

Au fait, pourquoi la forêt est-elle verte ?

La nature suscite l'enthousiasme chez de plus en plus de gens : non contents de voir la forêt, ils désirent, tout comme moi, la ressentir intensément. Et de ce côté-là, nous avons, pensons-nous, beaucoup à envier aux animaux. Mais qu'en est-il au juste de nos propres sens ? De quoi sommes-nous encore capables après des siècles d'une civilisation qui nous prive au quotidien d'une nécessité, celle d'une attention alerte à l'égard de la nature ?

À en croire les nombreuses études comparées consacrées aux fantastiques capacités des animaux, notre espèce n'a pas grand-chose à offrir de plus que sa vive intelligence. En matière sensorielle, nous nous en tirons moins bien que presque n'importe quelle autre espèce, voire nous nous complaisons dans le rôle de perdants de l'évolution. Le lien entre la nature et

l'homme, réduit à jalouser les capacités des animaux, semble irrévocablement rompu.

Or cette impression est complètement fautive : l'homme est parfaitement capable de faire jeu égal avec le monde animé qui l'entoure. Il n'y a pas si longtemps encore, nos ancêtres devaient se frayer un chemin à travers bois et repérer suffisamment tôt toute menace ou proie potentielle. Et comme notre constitution est toujours la même que la leur, nous pouvons tranquillement partir du principe que tous nos sens sont encore intacts. La seule chose qui nous manque peut-être, c'est un peu d'exercice, ce que nous pouvons corriger.

Intéressons-nous d'abord à nos yeux et à la question de savoir comment au juste nous faisons pour voir les arbres en couleurs.

Regarder la verdure des arbres a un effet relaxant et favorise même notre santé, c'est scientifiquement établi. Mais pourquoi les voyons-nous donc verts ? Car c'est là une faculté que n'ont pas la plupart des autres

mammifères. En matière de couleurs, leur monde est fort limité, tel celui des très intelligents dauphins, qui ne voient qu'en noir et blanc, car leur rétine (comme celle de tous les cétacés, mais aussi des pinnipèdes) n'est dotée que d'un seul type de cône. Les cônes sont des cellules qui permettent de voir les couleurs. Mais pour distinguer deux couleurs, il faut au moins deux types de cônes différents. Or, paradoxalement, les dauphins et leurs semblables ne possèdent qu'un cône, celui du vert. Si cela leur suffit juste pour distinguer différents niveaux de clarté, ils ne peuvent absolument pas percevoir la composante bleue de la lumière, qui non seulement est abondamment présente dans l'eau de mer, mais qui y pénètre aussi très profondément.

Les créatures à quatre pattes qui nous entourent, tels les chiens et les chats, ou les animaux de la forêt, tels les chevreuils, les cerfs ou les sangliers, sont déjà bien mieux lotis que le dauphin. Chez eux, des

cônes bleus se joignent aux verts, ce qui autorise tout de même un faible spectre de couleurs. Toutefois, le rouge, le jaune et le vert dans toutes leurs nuances se fondant en une seule couleur, c'est encore insuffisant pour voir le vert. Pour cela, il leur faudrait également des cônes sensibles au rouge – comme nous et de nombreuses espèces de singes en possédons. Le fait que la couleur verte soit apaisante et favorise le processus de guérison ne concerne donc pas la plupart des mammifères.

Mais pourquoi faut-il des cônes sensibles au vert et d'autres au rouge pour voir le vert ? Cela tient à la longueur d'onde de la lumière : les tons bleus sont à ondes courtes, les tons verts et rouges, à ondes longues. Chez la plupart des mammifères terrestres, les tons « à ondes longues » ne stimulent donc que les cônes du vert – que la lumière qui les touche soit verte, jaune ou rouge, les cônes du bleu n'étant quant à eux pas stimulés du tout. Un animal qui ne possède que des cônes pour le bleu ou le vert ne

peut donc à proprement parler distinguer que le bleu du « non-bleu ». C'est seulement grâce à un type de cône supplémentaire, sensible à une autre zone de la lumière à ondes longues, qu'une forêt peut devenir verte. Or – ô merveille ! – notre rétine à nous, les hommes, possède ce type de cône ¹. Ce dernier est sensible à la lumière rouge, et c'est ainsi que nous pouvons clairement dire si les feuilles des arbres sont vertes, jaunes ou rouges. Si les petits points de LED présents dans vos écrans d'ordinateur ou de télévision sont composés de minuscules cellules bleues, vertes et rouges, ce n'est pas sans raison : elles permettent de représenter toutes les couleurs.

Être capable de voir les forêts en vert est donc une vraie particularité chez les mammifères. Mais pourquoi nous, les hommes, avons-nous développé cette faculté ? Certains chercheurs émettent l'hypothèse que cela a moins à voir avec le vert qu'avec le rouge. De nombreux fruits

mûrs qui parsèment le feuillage des arbres et des buissons sont en effet de couleur rouge. Mais nous ne sommes pas les seuls à avoir jeté notre dévolu sur ces gourmandises : c'est aussi le cas de nombreuses espèces d'oiseaux, qui voient le rouge encore bien mieux que nous. Et les plantes se sont adaptées à ces préférences gustatives : les fruits que mangent les mammifères sont ainsi d'un rouge qui tend vers le vert, tandis que ceux qui servent de nourriture aux oiseaux sont d'un rouge intense ².

Que nous puissions voir le rouge, nous pouvons donc le comprendre. Mais le vert, pourquoi le trouvons-nous si beau ? Et pourquoi, au fond, le remarquons-nous ? Vous trouvez cette question déconcertante ? Nos yeux possédant des cônes pour le vert, il paraît logique que nous le percevions de manière permanente et consciente en forêt. Or ce n'est pas si évident, comme nous le montre l'exemple du bleu : il se peut que nos ancêtres n'aient pas du tout remarqué cette couleur ou l'aient considérée comme

insignifiante. Lazare Geiger, un linguiste allemand du XIX^e siècle, a découvert que de nombreuses langues anciennes n'avaient aucun mot pour le bleu. Dans les textes d'Homère, le mystérieux poète grec qui a probablement vécu au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, la mer était « couleur de vin » ; d'autres textes des siècles suivants définissaient le bleu comme une nuance de vert. Il a fallu attendre la conception et la commercialisation de colorants bleus pour que naisse la notion de « bleu ». Et, depuis lors, nous le percevons consciemment comme une couleur à part entière.

Ne voyons-nous donc certaines couleurs que parce qu'il y a une raison culturelle à cela ? Autrement dit : ne voyons-nous le bleu que parce qu'il existe un mot pour cette couleur ? Jules Davidoff, professeur de psychologie à l'université Goldsmiths à Londres, a publié à ce propos une étude impressionnante. Avec son équipe, il s'est rendu chez les Himba, une tribu namibienne